

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 64 (2014)

Heft: 2

Artikel: La Suisse est-elle soluble dans sa "postcolonialité"?

Autor: Etemad, Bouda / Humbert, Mathieu

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-390833>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Suisse est-elle soluble dans sa «postcolonialité»?

Bouda Etemad / Mathieu Humbert

Is Switzerland Soluble in its «Post-Coloniality»?

Since the end of the 1990s the number of studies on the history of Swiss relations to non-European countries has multiplied, though the Helvetic academic landscape cannot boast any specialist in this field of research. The majority of these studies are part of a common enterprise of banalization of this field of Swiss history and thus disparage the Helvetic «exceptionalism». This article evaluates the contribution of authors in the wake of «Global History» and «Post-Colonial Studies». Certain similarities appear in both fields. All the authors, for example, unite in focusing their analysis on the link and the connection, in particular between colonialism as a fact and its development. Among the differences, the one that claimed our attention was that studies in a «Global History» context only episodically deal with the returns on foreign activities for Switzerland, whereas «studies in post-colonialism» favour them. Essentially, we are asking what the limitations and perspectives of these studies are and what their questioning is. Citing the example of Great Britain in our argumentation, we claim that after ignoring and minimizing the effects of return of «imperialism» for a long time, they, nowadays, risk being exaggerated and simplified.

L'histoire des relations entre la Suisse et les contrées d'outre-mer (sous-entendu ici l'Amérique latine, l'Asie et l'Afrique) est un champ mineur dans le paysage académique helvétique. Les publications en ce domaine, qui apparaissent surtout après la Deuxième Guerre mondiale, sont plutôt rares. Elles restent de surcroît confidentielles et suscitent rarement des débats, si ce n'est au sein d'un cercle restreint de spécialistes.

«Spécialiste» est d'ailleurs un terme trompeur, car il laisse croire qu'il existe en Suisse des chercheurs ayant fait de ce champ leur domaine

Bouda Etemad, Institut d'histoire économique et sociale, Université de Lausanne, Bouda.Etemad@unil.ch / Mathieu Humbert, Institut d'histoire économique et sociale, Université de Lausanne, Mathieu.Humbert@unil.ch

de prédilection. Rien n'est plus faux. Aucun universitaire, visant un poste stable en Suisse, n'a à ce jour misé sur un tel cheval. Pourquoi l'aurait-il fait? Cette branche historique n'a donné lieu en Suisse à la création d'aucune chaire, d'aucune revue, d'aucune collection, d'aucune association.

Mais qui s'y engage alors? Pour l'essentiel des francs-tireurs. Autrement dit, selon le dictionnaire, soit des combattants ne faisant pas partie d'une armée régulière, soit des personnes menant une action indépendante, sans observer la discipline d'un groupe. Les deux définitions conviennent. C'est-à-dire que l'outre-mer n'est traité que de manière occasionnelle, comme un jardinnet que l'on cultiverait à temps partiel pour l'agrément.

Quoi d'étonnant dès lors qu'en plus de leur nombre restreint, ces francs-tireurs avancent en ordre dispersé. De temps à autre, certains membres de ce groupe éclaté ressentent le besoin de se rencontrer et d'échanger à l'occasion d'un colloque, d'un ouvrage collectif ou d'un numéro spécial de revue.

Ce groupe n'est pas seulement éclaté, il est aussi disparate. Il est constitué principalement de deux catégories d'historiens: d'un côté, il y a ceux qui ont une bonne familiarité avec l'histoire suisse et dont le sujet d'étude les amène à s'aventurer dans des contrées lointaines; de l'autre, ceux qui font le chemin inverse les menant de l'outre-mer à l'Helvétie. Dans le premier cas, il peut s'agir d'un chercheur engagé dans l'histoire d'une entreprise suisse dont les activités s'étendent à un coin de l'Asie. Dans le second, d'un africaniste spécialiste du missionnariat dans une zone du continent noir et dont l'objet d'étude a des ramifications en Suisse.

Cette situation singulière permet à certains de se lancer dans une analyse de la «Suisse coloniale» sans connaître les ressorts et les subtilités de l'histoire de la colonisation; et à d'autres, spécialistes de celle-ci, de se mettre en tête d'en évaluer les influences sur la société et la culture suisse, dont les arcanes leur échappent. Mais en aucun cas, on ne trouvera parmi ces historiens de chercheur spécialisé, à parts égales, dans les deux registres.

Et c'est ainsi que dans la discrétion des académies, dans l'indifférence de l'opinion publique, de la classe politique, des médias et des autres disciplines qu'a été menée, bon an mal an, l'étude des relations de la Suisse avec l'outre-mer. Jusqu'à ce que, vers la fin des années 1990, ce petit monde soit pris de frémissements. En Europe ex-impériale et dans une moindre mesure en Suisse, la globalisation triomphante renforce des mouvements sociaux critiques, animés notamment par des groupes qui

se présentent comme opprimés (minorités ethniques, femmes) en se référant à un passé esclavagiste et colonial.

La résurgence de ce passé que l'on croyait enfoui suscite en Suisse plusieurs études donnant un peu de visibilité à l'outre-mer dans le paysage académique.¹ Elles contribuent à établir une évidence qui aura

- 1 En voici une liste représentative, regroupant par ordre alphabétique des études publiées entre 1990 et 2014: Angelo Barampama, L'Afrique vue à travers les publications du Globe entre les années 1860 et 1910, in: Cent ans d'exploration à Genève. L'Afrique au tournant des siècles, Genève 2000, pp. 9–33; Marisa Birri, Der Kalte Krieg war in Afrika ein Heisser. Die Schweiz und der Kongokonflikt 1960–1963, in: Itinera 30 (2011), pp. 65–79; Sandra Bott, Thomas David, Claude Lützel Schwab et al. (éds.), Suisse – Afrique (18^e–20^e siècles). De la traite des noirs à la fin du régime de l'apartheid, Münster 2005; Sandra Bott, La Suisse et l'Afrique du Sud, 1945–1990. Marché de l'or, finances et commerce durant l'apartheid, Zurich 2013; Thomas David, Bouda Etemad, L'expansion économique de la Suisse en outre-mer (XIX^e–XX^e siècles). Un état de la question, in: Revue Suisse d'Histoire 46/2 (1996), pp. 226–231; Thomas David, Bouda Etemad, Claude Lützel Schwab et al. (éds.), Suisse – Tiers-monde. Des réseaux d'expansion aux formes de domination, in: Traverse 2 (1998); Thomas David, Bouda Etemad, Janick Marina Schaufelbuehl, La Suisse et l'esclavage des noirs, Lausanne 2005; Hans-Werner Debrunner, Schweizer im kolonialen Afrika, Basel 1991; Sara Elmer, Konrad Kuhn, Daniel Speich Chassé (Hg.), Handlungsfeld Entwicklung. Schweizer Erwartungen und Erfahrungen in der Geschichte der Entwicklungsarbeit, Basel 2014 (Itinera, Fasc. 35); Bouda Etemad, Thomas David (éds.), La Suisse sur la ligne bleue de l'Outre-mer, Lausanne 1994 (Les Annuelles, n° 5); Hans Fässler, Reise in Schwarz-Weiss. Schweizer Ortstermine in Sachen Sklaverei, Zürich 2005; Pierre Favre, Neuchâtel et la Mission protestante du Gabon à la fin du XIX^e siècle, in: Revue historique neuchâteloise n° 4 (2004), pp. 215–232; Andrea Franc, Wie die Schweiz zur Schokolade kam. Der Kakaohandel der Basler Handelsgesellschaft mit der Kolonie Goldküste (1893–1960), Basel 2008; Andrea Franc, Die Basler Handelsgesellschaft im Westafrika-Kartell (Ende 19. Jahrhundert bis circa 1970), in: Magrit Müller, Heinrich R. Schmidt, Laurent Tissot (Hg.), Regulierte Märkte. Zünfte und Kartelle, Zürich 2011, pp. 341–357; Sébastien Guex, Le négoce suisse en Afrique noire. Le cas de l'U.T.C., in: Hubert Bonin, Michel Cahen (éds.), Négoce blanc en Afrique noire. L'évolution du commerce à longue distance en Afrique noire du 18^e au 20^e siècles, [Paris] 2001, pp. 225–253; Sébastien Guex, The Development of Swiss Trading Companies in the Twentieth Century, in: Geoffrey Jones (ed.), The Multinational Traders, London/New York 1998, pp. 150–172; Paul Jenkins, Guy Thomas, Die weite Welt rund um Basel. Mission, Medien und regionale Vermittlung eines Afrikabildes im 19. und 20. Jahrhundert, in: Basel Regio Basiliensis 45 (2004), pp. 99–107; Konrad Kuhn, Béatrice Ziegler, Die Schweiz und die Sklaverei. Zum Spannungsfeld zwischen Geschichtspolitik und Wissenschaft, in: Traverse 6/1 (2009), pp. 116–130; René Lenzin, «Afrika macht oder bricht einen Mann». Soziales Verhalten und politische Einschätzung einer Kolonialgesellschaft am Beispiel der Schweizer in Ghana (1945–1966), Basel 1999; René Lenzin, Schweizer im kolonialen und postkolonialen Afrika. Statistische Übersicht und zwei Fallbeispiele, in: Studien und Quellen 28 (2002), pp. 299–325; Adolphe Linder, Die Schweizer in Mosambik 1721–1990, Rondebosch 1998; Isabelle Lucas, Tango de neutres sur fond de guerre. Les relations économiques entre la Suisse et l'Argentine (1938–1945), in: Relations internationales 150/2 (2012), pp. 37–52; Nicolas Monnier, Stratégie missionnaire et tactiques d'appropriation indigènes. La mission romande au Mozambique 1888–1896, Lausanne 1995; Anita Müller, Schweizer in Alexandrien 1914–1963. Zur ausländischen Präsenz in Ägypten, Stuttgart 1992; Didier Péclard, Ethos missionnaire et esprit du capitalisme. La Mission philafricaine en Angola 1897–1907, Lausanne 1995; Marc Perrenoud, Aperçu sur les Suisses de l'étranger et la décolonisation en Afrique, in: Etudes et Sources 28 (2002), pp. 327–344; Jacques Rial, Les affaires étrangères suisses et l'Afrique, 1848–1960, in: Luis

mis longtemps à s'imposer, à savoir que dès le XVII^e et le XVIII^e siècle des aventuriers, des émigrants, des militaires, des marchands, des missionnaires, des administrateurs et des investisseurs suisses participent à des expériences coloniales, et qu'à ce titre la Suisse n'est pas restée à l'écart de l'expansion européenne dans les contrées d'outre-mer.

C'est une Suisse «provincialisée»² que dessinent ces études, en ce sens qu'elles la font rentrer dans le rang. Comme d'autres Européens, les Suisses trouveraient parmi eux en remontant dans le passé des négriers, des esclavagistes et des chantres de la colonisation, mais aussi des abolitionnistes, des anticolonialistes et des défenseurs d'indigènes opprimés.

La plupart des auteurs, participant à cette entreprise de banalisation qui met à mal l'«exceptionnalisme» ou *Sonderfall* suisse, se situent dans le sillage des courants de l'«histoire globale» et des «études postcoloniales». Au-delà du fait que certains revendiquent leur attachement à ces courants et d'autres pas, tous mettent résolument le lien et la connexion au cœur de leur analyse.

Chez ceux qui adoptent l'approche globale, tournée vers la circulation des hommes, des marchandises et des capitaux, l'accent est mis sur les réseaux. Quant aux tenants des études postcoloniales, ils refusent de considérer, comme il était d'usage jusqu'alors, l'Europe et ses dépendances d'outre-mer comme un espace cloisonné et la domination occidentale comme exerçant des influences à sens unique. Ce qui les intéresse ce sont les liens entre le fait colonial et sa postérité, de préférence au centre plutôt que dans ses périphéries.

Cette similitude ne doit pas cacher les différences. Les travaux en prise avec l'histoire globale suivent les traces d'études anciennes d'histoire économique et sociale sur la participation de milieux d'affaires et d'entreprises suisses au grand commerce international. Alors que les travaux dans le sillage des études postcoloniales, enracinés dans l'histoire culturelle, revendiquent la nouveauté. Mais la différence majeure entre les deux manières de voir se situe ailleurs: il réside dans le fait que les premiers traitent épisodiquement des effets en retour en Suisse induits par les activités d'outre-mer, alors que les derniers les privilégient.

Ondo Ayang, Marcelino Bondjale Oko, Humberto Riochi Bobuiche et al. (éds.), *Mélanges euro-africains offerts au professeur Max Liniger-Goumaz*, vol. 1, Madrid 2001, pp. 183–199; Sandra Romer, *Eine neue Heimat in Südwestafrika? Die Schweizer Auswanderung nach Namibia, 1870–1946*, Basel 2003; Peter Alexander Schweizer, *Mission an der Goldküste. Geschichte und Fotografie der Basler Mission im kolonialen Ghana*, Basel 2002; Lukas Zürcher, *Die Schweiz in Ruanda. Mission, Entwicklungshilfe und Nationalbestätigung (1900–1975)*, Zürich 2014.

2 Expression de: Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton 2000.

De l'«aptitude mondiale» (*Weltverbundenheit*) de la Suisse ...

Dans un article faisant le bilan au début des années 1990 de près d'un demi-siècle de recherches sur l'histoire du négoce international de la Suisse, Béatrice Veyrassat relève que la plupart d'entre elles sont menées selon une approche localisée, ponctuelle et micro-économique. Elle regrette que les travaux publiés depuis 1945 sur les activités marchandes suisses ne les replacent pas dans un contexte européen, colonial ou mondial; ni ne les cernent dans leurs rapports avec les structures politico-sociales des économies domestique et d'outre-mer. Elle appelle de ses vœux des études qui décortiqueraient les «mécanismes en jeu dans le monde et dans l'espace des affaires – mécanismes sociaux, politiques, institutionnels ou mentaux, changements d'équilibres internationaux».

Béatrice Veyrassat considère par ailleurs que les travaux menés depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale ont balisé le terrain pour une histoire qui reste à écrire: «celle des migrations marchandes helvétiques et des ramifications internationales des affaires qui, de l'Europe à l'outre-mer, ont préparé les étapes de l'intégration suisse dans le commerce mondial». C'est l'histoire, ajoute-t-elle, d'un «modèle d'internationalisation des réseaux d'affaires».³

C'est cette feuille de route que suivent depuis une vingtaine d'années les auteurs qui, séduits par l'«histoire globale», travaillent sur le parcours des entreprises suisses implantées au loin.⁴ Ils ne sont pas attirés,

3 Béatrice Veyrassat, 1945–1990. Bilan des recherches sur l'histoire du négoce international de la Suisse (XVIII^e siècle – Première Guerre mondiale), in: *Revue suisse d'histoire* 41/3 (1991), voir particulièrement les pages 275–277 et 281.

4 La liste ci-dessous regroupe par ordre alphabétique des études récentes en prise avec l'«histoire globale»: Friedemann Bartu, *The Fan Tree Company. Three Swiss Merchants in Asia*, Zurich 2005; Christof Dejung, Andreas Zangger, *British Wartime Protectionism and Swiss Trading Companies in Asia during the First World War*, in: *Past and Present* 207/1 (2010), pp. 181–213; Christof Dejung, *Die Fäden des globalen Marktes. Eine Sozial- und Kulturgeschichte des Welthandels am Beispiel der Handelsfirma Gebrüder Volkart 1851–1999*, Köln/Weimar/Wien 2013; Claude Lützelshwab, *La Compagnie genevoise des Colonies suisses du Sétif (1853–1956). Un cas de colonisation privée en Algérie*, Bern 2006; Margrit Müller, *From Protectionism to Market Liberalisation. Patterns for Internationalisation in the Main Swiss Export Sectors*, in: Margrit Müller, Timo Myllyntaus (ed.), *Pathbreakers. Small European Countries Responding to Globalisation and Deglobalisation*, Bern 2008, pp. 113–149; Niklaus Stettler, Peter Haenger, Robert Labhardt, *Baumwolle, Sklaven und Kredite. Die Basler Welthandelsfirma Christoph Burckhardt & Cie. in revolutionärer Zeit (1789–1815)*, Basel 2004; Béatrice Veyrassat, *La Suisse sur les marchés du monde. Exportations globales et répartition géographique au XIX^e siècle. Essai de reconstitution*, in: Paul Bairoch, Mark Koerner (éds.), *La Suisse dans l'économie mondiale*, Zurich 1990, pp. 287–311; Béatrice Veyrassat, *Réseaux d'affaires internationaux, émigrations et exportations en Amérique latine au XIX^e siècle. Le commerce suisse aux Amériques*, Genève 1993; Béatrice Veyrassat, *Chocs macro-économiques et négoce international. Le développement des relations de la Suisse avec l'outre-mer au XIX^e siècle*, in: *Relations internationales* 82 (1995), pp. 123–140; Béatrice

contrairement à ceux qui les ont précédés sur ce chemin, par la question du poids du commerce extérieur dans l'économie suisse et de l'influence des échanges sur le modèle de croissance de la Suisse. Aussi, ils ne traitent guère des effets en retour économiques des trafics d'outre-mer.⁵ Un tel examen, s'il est entrepris dans une perspective comparative, permettrait pourtant – ce qui est intéressant pour la suite de notre propos – de pondérer et caractériser de tels effets.

On sait que depuis le début du XIX^e siècle l'Amérique latine, l'Asie et l'Afrique offrent, à des degrés divers, des solutions de rechange aux marchés qui se ferment temporairement en Europe et assurent de la sorte l'écoulement d'une fraction variable de la production manufacturière suisse. Or, tous les débouchés d'outre-mer n'ont pas la même influence sur les stratégies industrielles en Suisse. En Asie, où le niveau de développement est relativement élevé, les débouchés sont difficiles d'accès, ce qui incite des branches telles que le textile et l'horlogerie à l'innovation et la création de créneaux de qualité. Si ce niveau est relativement bas, comme en Afrique, c'est la porte ouverte à une fabrication bas de gamme. Or, «le bas de gamme, à la longue, ne (paie) pas».⁶

On retiendra ici que les marchés d'outre-mer sont des débouchés parmi d'autres, au demeurant ni les plus importants ni les plus durables; et que leur hétérogénéité fait qu'ils peuvent exercer des effets en retour opposés. Deux pierres dans notre édifice qui réapparaîtront plus loin.

A sa «colonialité»

Pour avoir pris part à l'expansion européenne dans les contrées d'outre-mer, la Suisse partage avec le reste du Vieux Continent un passé colonial. Selon les adeptes des études postcoloniales, qui s'épanouissent depuis les années 1990 dans les universités anglo-saxonnes, ce passé survit aujourd'hui.

Il n'y a à vrai dire pas de définition précise du terme de «postcolonial», ni de théorie postcoloniale unifiée.⁷ Disons que leurs tenants se

Veyrassat, *Les Suisses et la Suisse au Brésil (1817–1930). Le renouvellement des communautés d'affaires et le recul de l'influence économique de la Suisse française*, in: *Etudes et sources* 21 (1995), pp. 11–44; Andreas Zangger, *Koloniale Schweiz. Ein Stück Globalgeschichte zwischen Europa und Südostasien (1860–1930)*, Bielefeld 2011.

5 Certains auteurs s'y aventurent partiellement, par exemple: Zangger, *Koloniale Schweiz*.

6 Veyrassat, *Réseaux d'affaires*, p. 356.

7 Sur la portée et les limites, voire les dérives, des études postcoloniales, voir notamment: Frederick Cooper, *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, Paris 2010, pp. 9–48; Jean-François Bayart, *Les Etudes postcoloniales, un carnaval académique*, Paris 2010.

fixent pour l'essentiel deux objectifs. Le premier est de traquer et critiquer les représentations et les discours coloniaux, qui donnent une image fautive et dégradante du reste du monde, propre à justifier sa domination par l'Europe. Ces représentations et les discours qui les expriment auraient un caractère persistant. Le second objectif est de déterminer la place de la colonisation et de sa reproduction dans la constitution de rapports sociaux contemporains – de classe, de genre ou d'appartenance communautaire et confessionnelle – dans les anciennes métropoles.⁸

Une première tentative d'application de l'approche postcoloniale au cas suisse est un article de Patrick Harries, publié en 1998, dont le contenu est largement repris dans trois autres contributions.⁹ Patrick Harries dit se situer dans la mouvance postcoloniale, dont il entend montrer les apports pour l'histoire de la formation de la nation en Suisse. Il est convaincu que cette histoire ne doit pas se confiner aux seules frontières du pays. Le travail pionnier de Patrick Harries vaut la peine que l'on s'y attarde. Il repose essentiellement sur l'exploitation de sources imprimées

- 8 La liste ci-dessous regroupe par ordre alphabétique des études récentes menées essentiellement en Suisse dans le sillage des recherches «postcoloniales»: Carmel Frölicher-Stines, Kelechi Monika Mennel, *Schwarze Menschen in der Schweiz. Ein Leben zwischen Integration und Diskriminierung*, Bern 2004; Patrick Harries, *Missionary endeavor and the politics of identity in Switzerland*, in: *Le Fait missionnaire* 6 (1998), pp. 39–69; Patrick Harries, *The Swiss Mission and the theory and practice of race*, in: *Le Fait missionnaire* 9 (2000), pp. 41–54; Patrick Harries, *Dompter les sauvages domestiques. Le rôle de l'Afrique dans les Ecoles du dimanche en Suisse romande, 1860–1920*, in: Sandra Bott, Thomas David, Claude Lützelshwab et al. (éds.), *Suisse – Afrique (18^e–20^e siècles). De la traite des Noirs à la fin du régime de l'apartheid*, Münster 2005, pp. 227–246; Patrick Harries, *From the Alps to Africa. Swiss Missionaries and Anthropology*, in: Helen Tilley, Robert Gordon (ed.), *Ordering Africa. Anthropology, European Imperialism, and the Politics of Knowledge*, Manchester 2007, pp. 201–224; Patrick Harries, *Butterflies & Barbarians. Swiss Missionaries & Systems of Knowledge in South-East Africa*, Oxford 2007; Monica Kalt, *Tiersmondismus in der Schweiz der 1960er und 1970er Jahre. Von der Barmherzigkeit zur Solidarität*, Bern 2010; Konrad Kuhn, *Entwicklungspolitische Solidarität. Die Dritte-Welt-Bewegung in der Schweiz zwischen Kritik und Politik (1975–1992)*, Zürich 2011; Patrick Minder, *La Suisse coloniale. Les représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse au temps des colonies (1880–1939)*, Bern 2011; Patricia Purtschert, Barbara Lüthi, Francesca Falk (Hg.), *Postkoloniale Schweiz. Formen und Folgen eines Kolonialismus ohne Kolonien*, Bielefeld 2012; Rubia Salgado, *Chewing the Borders. Oder Kauen, um wach zu bleiben. Oder Widerstand im Widerspruch*, in: Andrea Thal (Hg.), *Chewing the Scenery*, Zurich 2011, pp. 199–206; Bernhard C. Schär, *Mariella Mehr als Inspiration für eine postkoloniale Geschichte der Schweiz – einige Überlegungen*, in: Anna Ruchat (Hg.), *Lieblebchen sag – 60 Jahre Mariella Mehr*, Riva San Vitale 2007, pp. 8–16; Jürg Schneider, Barbara Lüthi, Carl Pasavant (1854–1887). *Eine Welt in Bildern*, in: *Traverse* 14/3 (2007), pp. 113–122.
- 9 Harries, *Missionary endeavor and the politics of identity in Switzerland*, pp. 39–69; Harries, *The Swiss Mission and the theory and practice of race*, pp. 41–54; Harries, *Dompter les sauvages domestiques ...*, pp. 227–246; Harries, *From the Alps to Africa. Swiss Missionaries and Anthropology*, pp. 201–224.

missionnaires et couvre tantôt le canton de Vaud, tantôt la Suisse romande. En voici les principales conclusions.

Par les écrits qu'ils produisent et par les sermons qu'ils inspirent, les missionnaires romands en poste sur le continent noir élargissent le miroir dans lequel se mirent les Suisses. Désunis et dépareillés vus de l'intérieur, les Suisses peuvent se voir comme un tout homogène et croire partager un destin commun dans l'image que leur renvoie l'Afrique.

Le grand intérêt de l'étude des primitifs, écrit l'un des missionnaires cités, est qu'ils nous aident à mieux prendre conscience de nous-mêmes. Cela rappelle d'anciennes préoccupations. Dès la conquête de l'Amérique, il est de bon ton de ramener aux rivages du Vieux Continent l'expansion outre-mer de l'Europe. Il suffit de penser au culte du «bon sauvage» en vogue dans les salons européens, célébrant le noble indigène, qui doit son bonheur à son état primitif le protégeant des méfaits de la civilisation. En exaltant l'état de nature, les philosophes des Lumières se soucient plus de critiquer la société européenne que de rechercher les particularités et le génie propre des peuples indigènes.

L'expérience missionnaire romande en Afrique de la fin du XIX^e siècle influencerait de deux manières la perception de soi des Suisses. D'un côté, l'Afrique, présentée comme vierge et intacte, révèle par contraste les vices de la civilisation occidentale, minée par le matérialisme et une industrialisation débridée. De l'autre, l'Afrique, pauvre et arriérée, fait apparaître la Suisse comme un pays riche et avancé, ayant vocation à porter la lumière à ceux vivant dans les ténèbres.

Par leur engagement missionnaire et par leur action humanitaire, en réponse à la détresse humaine des Africains, les Suisses participent à la mission civilisatrice, mais sans être impliqués dans ses travers répressifs. Par là, ils peuvent revendiquer une «supériorité morale»¹⁰ qui les distingue des nations européennes possédant des colonies et qui, contrairement à une Suisse «neutre», doivent de surcroît supporter les désavantages et les charges de la domination formelle.

La parution en 2011 de la *Suisse coloniale*, ouvrage présenté par son auteur Patrick Minder¹¹ comme consacré à l'impact du colonialisme au sein de l'opinion publique helvétique, semble tomber à pic pour creuser le terrain défriché par Patrick Harries. Dans la mesure où Patrick Minder exploite un matériel plus étendu: récits de voyage, revues scientifiques et missionnaires, presse écrite, films, affiches, littérature enfantine, manuels scolaires. Hélas, voilà deux francs-tireurs qui avancent en ordre

10 Harries, *Missionary endeavor and the politics of identity in Switzerland*, p. 68.

11 Minder, *La Suisse coloniale*.

dispersé. Minder ne connaît pas les travaux de Harries. Aussi, lorsqu'il cherche à expliquer ce qu'il appelle la force de l'«imaginaire colonial suisse», il suggère des pistes¹² déjà proposées par Patrick Harries: la question coloniale participerait à la «solidification de l'identité nationale»; l'Afrique, supposée primitive et authentique, serait un révélateur des méfaits de la civilisation industrielle.

La *Suisse postcoloniale*, ouvrage collectif édité en allemand en 2012, ne va guère plus loin.¹³ Certes, il multiplie les champs d'investigation (politique de neutralité, aide publique au développement, expositions nationales, immigration illégale), mais peine à aller au fond des choses. Peut-être par ce qu'il fait la part trop belle à la dimension culturelle. Le volume reste en fin de compte confiné à un plaidoyer en faveur de l'approche postcoloniale en général et de son application à la Suisse en particulier.

Limites et perspectives

Où se situent les limites de ces travaux et de leurs questionnements, du moins celles qui apparaissent aux yeux d'historiens comparatistes, plus familiarisés avec l'économique et le social qu'avec le culturel et l'idéologique? Les tenants de l'histoire globale et des études postcoloniales se proposent de placer la Suisse et l'outre-mer dans un seul et même espace analytique et de les considérer comme des entités qui interagissent, c'est-à-dire qui exercent l'une sur l'autre des influences réciproques. C'est une position très exigeante.

Elle nécessite, de la part des historiens des firmes transnationales suisses, une bonne familiarisation avec les différentes structures socio-économiques en place en Amérique latine, en Asie ou en Afrique. A la complexité et à la diversité des contrées d'outre-mer s'ajoutent en outre celles de la Suisse, ce qui rend difficile l'analyse des influences éventuelles exercées par les premières sur la seconde.

Les influences d'outre-mer, issues de contextes divers, sont par ailleurs multiples et s'exercent dans des sphères différentes de la société suisse par plusieurs canaux. Qui plus est, ces influences interagissent avec celles issues des liens qu'entretient la Suisse avec l'Europe et l'Amérique du Nord. Une autre difficulté, propre à l'histoire culturelle, tient à la quasi-impossibilité d'évaluer la réception de ce qui est transmis.

12 Ibid., pp. 20s.

13 Purtschert, Lüthi, Falk (Hg.), *Postkoloniale Schweiz*.

Revenons, pour illustrer ces propos, sur l'un des articles cités de Patrick Harries.¹⁴ Il y avance l'hypothèse que le contact avec l'Afrique à travers le mouvement romand des Ecoles du dimanche a «aidé les Suisses à se définir en tant que peuple particulièrement humain et civilisé». Il relève que les élèves suisses romands, passés par ces écoles, «entrèrent en contact avec un corpus extrêmement large de textes et d'illustrations», sans préciser quelle est la fraction de ce corpus dédiée à l'Afrique.

Partant d'une documentation somme toute modeste, dont on ne sait quelle est sa réception par un public restreint, Patrick Harries conclut avec témérité que l'Afrique a «constitué une partie *importante* du monde imaginaire de *la Suisse*».¹⁵ C'est une généralisation hâtive à partir d'un cas particulier.

On n'arriverait pas à la même conclusion, si l'on troquait l'Afrique pour l'Asie. Il y a fort à parier que les membres de la Mission de Bâle établis en Inde transmettent une tout autre image. L'Asie abrite des civilisations qui tiennent la comparaison avec l'Europe jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Aussi, les habitants par exemple du sous-continent indien ne correspondent pas au stéréotype du «sauvage». A ce titre, ils ne peuvent que décevoir l'attente du public européen en matière de «mission civilisatrice».

Dans le cas de la Suisse, il est d'autant plus difficile de traiter de telles questions que les études qui leur sont consacrées sont très récentes et en nombre restreint, et les débats autour d'elles quasi-absents. Pour en apprendre plus, il faut aller voir ailleurs. Le meilleur endroit est sans conteste la Grande-Bretagne. Son empire dure longtemps, s'étend à tous les continents, revêt toutes les formes imaginables et est le lieu d'une intense circulation d'hommes, de marchandises, de capitaux et d'informations. De plus, le degré d'imprégnation de la société métropolitaine par l'empire fait l'objet d'innombrables études et débats depuis plus d'une vingtaine d'années.¹⁶

Tous les auteurs engagés sur ce terrain admettent que l'empire exerce, par différents canaux, de multiples influences sur la Grande-Bretagne. La question qui les divise est celle de leur importance. Pour certains, les

14 Harries, *Dompter les sauvages domestiques ...*, voir notamment les pages 227s.

15 C'est nous qui soulignons.

16 Pour un état de la question, voir: Peter Marshall, *Imperial Britain*, in: *Journal of Imperial and Commonwealth History* 23/3 (1995), pp. 379–394; Andrew Thompson, *The Empire Strikes Back? The Impact of Imperialism on Britain from the Mid-Nineteenth Century*, Harlow 2005; Richard Price, *One Big Thing: Britain, Its Empire and Their Imperial Culture*, in: *Journal of British Studies* 45/3 (2006), pp. 602–627; Simon J. Potter, *Empire, Cultures and Identities in Nineteenth- and Twentieth-Century Britain*, in: *History Compass* 5/1 (2007), pp. 51–71.

influences impériales ont un profond impact sur la Grande-Bretagne; pour d'autres, elles ont un effet superficiel sur la manière dont les Britanniques se voient eux-mêmes et le monde qui les entoure.

Ces divergences viennent en grande partie du fait que les historiens ne choisissent, pour évaluer l'impact impérial, ni le même groupe de population récepteur, ni le même canal de transmission. À côté de ceux qui examinent les discours des élites sur l'empire, il y a ceux qui analysent l'imagerie impériale circulant au sein des classes populaires. La présence du facteur impérial est une évidence pour tous, mais pas son poids ni sa signification. Car tout dépend de la manière de contextualiser: quels autres discours tiennent les cercles dirigeants; quelles autres représentations imprègnent les cultures populaires? À partir du moment où l'on tient compte du fait que le facteur impérial entre en concurrence avec d'autres facteurs, nationaux et internationaux, sa signification devient relative et son poids réduit. Comme il ne peut, par ailleurs, faire l'objet d'une véritable quantification, il peut arriver que des historiens, considérant l'impact impérial sur la Grande-Bretagne à partir des mêmes sources, parviennent à des conclusions opposées. De tout cela il découle qu'il est vain de penser qu'un empire homogène puisse exercer une influence décisive dans une seule direction.

L'ancienneté et la multiplicité des études en Grande-Bretagne sur la place occupée par l'empire dans la société métropolitaine et l'univers culturel britannique, ainsi que l'intensité des débats autour de cette question ont le mérite de révéler les difficultés méthodologiques pour la traiter. La leçon à tirer pour la Suisse de l'expérience britannique est évidente: il faut s'attendre, lorsque les études de cas s'y multiplieront, à ce qu'elles débouchent sur des conclusions différentes voire opposées, étant donné le large éventail des canaux par lesquels s'exercent les influences en provenance de contrées d'outre-mer aux spécificités différentes.

Une comparaison avec la Grande-Bretagne ramène par ailleurs la Suisse à son statut de petit pays n'ayant participé qu'indirectement et qu'occasionnellement à l'expansion outre-mer de l'Europe. Au XVIII^e siècle, les Britanniques organisent le transport à travers l'Atlantique de 40% des six millions de captifs africains embarqués pour être réduits en esclavage dans les Amériques, mais les Suisses moins de 1%. Du milieu du XIX^e siècle aux années 1920, les seuls *dominions* (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud) accueillent près de la moitié des quelque dix millions de personnes quittant les îles britanniques, soit une émigration cent fois plus forte que celle de la Suisse vers l'outre-mer. À la veille de la Deuxième Guerre mondiale, la part de l'empire dans le commerce extérieur de la Grande-Bretagne est de l'ordre de 40%, quand

celle de l'Amérique latine, de l'Asie et de l'Afrique représente moins de 15% des échanges extérieurs de la Suisse. A la même date, la part de l'empire dans le total des capitaux britanniques investis à l'étranger dépasse les 50%, alors que celle du Tiers Monde dans le total des avoirs extérieurs de la Suisse est dix fois moins importante.¹⁷

Si aujourd'hui beaucoup d'historiens britanniques peuvent soutenir que par rapport à l'immense investissement de la Grande-Bretagne dans son empire le «dividende culturel»¹⁸ paraît pauvre, que dire alors de la Suisse si l'on proportionne ce dividende à ses maigres liens avec l'outre-mer?

Il nous semble qu'après avoir été pendant longtemps ignorés et minimisés, les effets en retour de l'«impérialisme» suisse courent aujourd'hui le risque d'être exagérés et simplifiés. Il faut parfois attendre longtemps pour que, après avoir été d'un extrême à l'autre, le mouvement du balancier se stabilise. Pour qu'il se stabilise, peut-être faudra-t-il que, comme en Grande-Bretagne, de plus en plus d'historiens conviennent que les effets de la colonisation sur les sociétés dominées sont ambivalents et qu'un tel diagnostic doit guider notre façon d'évaluer ses influences sur les sociétés métropolitaines.

Plus précisément, il faudrait d'abord admettre que la colonisation porte en elle des éléments autant bénéfiques que néfastes. Partout où elle s'impose, elle combine de tels éléments opposés de façon indissociable. D'où la difficulté de proportionner les uns et les autres. Il convient ensuite, dans l'examen du phénomène colonial, de marquer non moins ses limites que sa portée. «Malgré l'ampleur extraordinaire, la force, le ravage, l'aspect destructeur-créateur de l'impact, il reste des zones, soit géographiques dans un même pays, soit mentales dans un même individu, qui en sont moins touchées, voire indemnes. Ceci ouvre un formidable débat [...], à savoir celui de l'ampleur d'engouffrement (de la colonisation) dans une société».¹⁹

L'ampleur d'engouffrement de la colonisation varie en fonction de la solidité des structures que l'Européen trouve à son arrivée dans les terres

17 Données pour la Grande-Bretagne tirées de: Bouda Etemad, *De l'utilité des empires. Colonisation et prospérité de l'Europe*, Paris 2005, pp. 151–179. Celles pour la Suisse estimées d'après: Bouda Etemad, *Investir dans la traite. Les milieux d'affaires suisses et leurs réseaux atlantiques*, in: Michaël Augeron, Didier Poton, Bertrand Van Ruymbeke (dir.), *Les Huguenots et l'Atlantique (XVI^e–XXI^e siècle)*, tome 1: *Pour Dieu, la Cause ou les Affaires*, Paris 2009, pp. 527–554; Heiner Ritzmann-Blickenstorfer (Hg), *Historische Statistik der Schweiz*, Zürich 1996, *passim*.

18 Expression de Bernard Porter, *The Absent-Minded Imperialists. Empire, Society and Culture in Britain*, Oxford 2004.

19 Jacques Berque, *De l'impérialisme à la colonisation*, Paris 1965, pp. 99s.

lointaines. Si, contrairement à l'Amérique et au Pacifique, ces structures se maintiennent en Asie et en Afrique sous la domination européenne et au-delà, cela tient autant à leur capacité de résistance qu'à l'incapacité du colonisateur à remplir entièrement sa mission transformatrice. L'Etat colonial, en dépit de sa vocation extractrice, n'est pas hégémonique.

Enfin, il ne faut plus considérer la colonisation en Asie et en Afrique comme une simple juxtaposition à des sociétés autochtones demeurées quasi étanches ou comme une relation hiérarchique de domination entre deux mondes, domination si puissante qu'elle conditionnerait encore aujourd'hui les sociétés et les cultures des anciennes métropoles. Les sociétés coloniales sont le résultat d'une commune production des Européens et des indigènes. Il importe dès lors de considérer les mécanismes par lesquels les populations colonisées reprennent, transforment ou rejettent, selon leurs capacités et leurs aspirations, ce qu'apportent les colonisateurs.

Voilà ce qui attend les chercheurs attachés à faire avancer les études sur les relations entre la Suisse et les contrées d'outre-mer. Ils doivent partir de l'idée qu'une bonne compréhension de la situation postcoloniale passe par celle du fait colonial. Chacune des caractéristiques de ce dernier influe sur sa postérité. Par ailleurs, qu'il s'agisse de sociétés globales, coloniales ou postcoloniales, elles doivent être analysées à de multiples niveaux: celui de l'action exercée du dehors, celui de l'évolution endogène et celui de l'interaction entre l'externe et l'interne.

C'est à ces conditions que la question des liens avec l'outre-mer et de ses effets en retour se fera la place qu'elle mérite dans l'écriture de l'histoire des Suisses et de la Suisse. Cela prendra sans doute du temps. Pour preuve, les auteurs des quatre plus récents et plus importants ouvrages consacrés à l'histoire de la Suisse,²⁰ totalisant ensemble près de 1800 pages, n'accordent aucune place à l'outre-mer dans le devenir de l'Helvétie.

20 Volker Reinhardt, *Die Geschichte der Schweiz. Von den Anfängen bis heute*, München 2011 (2006); François Walter, *Histoire de la Suisse*, 5 tomes, Neuchâtel 2010 (2009); Thomas Maissen, *Geschichte der Schweiz*, Baden 2012 (2010); Joëlle Kuntz, *La Suisse ou le génie de la dépendance*, Genève 2013.